

Fort de cette belle page biblique, la question qui m'intéresse est :
Comment parle-t-on d'un sujet ? Quelle représentation s'en fait-on ou cela induit-il ?

Voilà quelques mois que notre quotidien est rythmé par une maladie.
Quelle image vous vient-elle à l'esprit lorsqu'on en parle?

J'imagine que la première image est celle d'une boule de couleur avec des sortes de ventouses, qui ressemblent assez à ces oranges piquées de clous de girofle que l'on confectionne en hiver pour répandre une bonne odeur dans la maison.

Lorsque l'on parle de représentations de cette maladie, avez-vous encore à l'esprit les visages défaits, épuisés, du personnel soignant des hôpitaux? Ou ces colonnes de camions militaires transportant les cercueils de ceux qui ne connaîtront pas de cérémonie d'adieu ?

Vos représentations ont-elles, comme pour moi, évolué avec le temps - réseaux sociaux à l'appui - avec, il faut bien le dire, des explications qui vont dans tous les sens - d'une sommité controversée du Sud de la France, en passant par Radio-Canada, nos spécialistes des HUG et l'antenne fédérale avec Daniel Koch ?

Si vous lisez les journaux, vous avez peut-être été attentifs à un article, paru dans la presse locale du week-end dernier, qui laissait entendre que "le langage de cette pandémie exerce une fonction de "reliance", il nous donne le sentiment d'appartenance à une large communauté : nous parlons tous la même langue. "C'est la tour de Babel" énonce Patrick Amey, sociologue et maître de conférence à l'université de Genève. Plus loin, dans l'article, le professeur de linguistique Louis de Saussure fait remarquer que "Nous avons recours à des labels abstraits... et qu'en ne fournissant aucune indication sur ce que cette maladie nous fait, nous en gommons les effets. Il y a une mise à distance" .

Le même article analyse la manière de communiquer du Président Macron et celle du Conseil fédéral. Ce qui en ressort, c'est que le rôle d'Emmanuel Macron est de motiver ses concitoyens (est même employée à son sujet la figure du Père) alors que le Conseil fédéral s'attache avant-tout à les renseigner.

Quelle représentation avez-vous aujourd'hui de cette maladie ? Et de quoi se nourrit votre représentation? Quelle part est extérieure à vous (la collecte de données, les médias) et quelle part est intérieure ? Où sont vos ressources ?

Probablement que, suivant notre âge , par exemple personnes dites actives et seniors retraités, nous ne réagissons pas de la même manière.

Sur le plan du discours public, on est passé de la primauté absolue du sanitaire à un langage qui - tous partis politiques confondus en Romandie - ose risquer les mots du vocabulaire de

l'économie. Mais tous commencent par maintenir d'abord le respect du sanitaire – comme si c'était le sésame pour oser se permettre de parler d'autre chose..

Depuis peu, une réflexion sur notre rapport à la mort a surgi, certainement induite par les seniors qui se sentent, certes, protégés, mais aussi bridés.
Ce rapport à la mort pose immédiatement la question de la vie.

Parallèlement, le courant plus philosophique s'interroge sur notre foi excessive dans les pouvoirs de la médecine, et peut-être sur notre appauvrissement en matière de réflexion fondamentale sur la vie.

Par exemple, à partir de quand, de quoi, ma vie est elle accomplie ? Qu'est-ce qui fait qu'elle est accomplie ? C'est à dessein que je n'emploie pas « réussie ».

Lorsque, dans le passage de L'Evangile de Jean proposé pour aujourd'hui, Jésus cherche à équiper ses disciples face à sa mort prochaine, il rejoint - à mes yeux - beaucoup de nos réflexions de ces jours et il peut nous aider à les nourrir.

Comment ne pas être frappé par le vocabulaire choisi par Jésus pour amener son propos.

"Que votre coeur ne se trouble pas. "

Jésus commence par nommer le trouble profond qui habite ses interlocuteurs : il emploie un mot, qui, en français, a donné "être terrassé".

Il s'agit d'un ébranlement profond, constitué de peur et de détresse, une perte de confiance et de repères, une crise de convictions.

Celle-ci atteint leur moi le plus intime, le coeur, à savoir le centre de la personne dans son affectivité et son vouloir.

Puis, par 2 fois, Jésus emploie le mot «croire » : "Vous croyez en Dieu ? Croyez aussi en moi !" Face au trouble de ses disciples, Jésus n'oppose ni moquerie, ni jugement, ni lassitude, ni reproche. Il sait que ce serait contre-productif. Il le dit pas non plus : «Je vais vous expliquer!" Vraisemblablement parce que, dans certaines circonstances, ce ne sont pas ou plus les explications qui permettent de poursuivre et d'apprivoiser la complexité, le mystère et la poésie de la vie.

Jésus utilise le mot "croire" - un mot qui implique l'acceptation que nous ne savons pas tout, qu'à côté de notre manière de penser et d'agir

- il y a celle de l'Autre... et des autres,
- il y a un espace qui rend possible la relation et qui l'enrichit.

Jésus commence par : "Vous croyez en Dieu".

Il part de la mesure de foi qui est celle de ses disciples – orientée ici sur Dieu. Aujourd'hui, cette mesure de foi s'exprime souvent par les termes d' « énergie » ou de « force au-dessus de nous »...

Jésus, ici, part du mouvement d'ouverture possible de ses disciples - «Vous croyez en Dieu » - et il les accompagne un peu plus loin : "Croyez aussi en moi".

Probablement que, pour avoir suivi Jésus jusque là, les disciples avaient une mesure de foi en Dieu et vraisemblablement même foi en lui. Et si ce n'était pas une foi, ils avaient en tous cas de très grandes attentes.

Or ici, à propos de sa mort prochaine et de la mort tout court, Jésus tente d'accompagner les siens vers une foi accomplie.

Pour entrer dans le vif de son sujet, Jésus emploie une image forte, une des rares représentations bibliques de l'au-delà, à savoir celle d'une maison... "Il y a beaucoup de demeures dans la **maison** de mon Père."

Lorsque l'on sait que, parmi les premières choses qu'un enfant dessine, il y a une maison, avec une porte, des fenêtres, des fleurs et un soleil, on peut mesurer l'impact de l'image de la maison sur tout être humain, des temps bibliques jusqu'au nôtre.

Lors des funérailles catholiques, il arrive que l'office se termine par un très beau chant qui laisse entendre que le défunt est retourné vers la maison du Père. C'est une image apaisante. D'aucuns considéreront qu'il s'agit d'un euphémisme pour parler de la mort, comme pour éviter le mot. On dit volontiers, par exemple, que la personne défunte nous a quittés, s'en est allée, est partie, s'est endormie...

Et bien, figurez-vous qu'en employant le mot "maison" à cet endroit, Jésus ne fait pas preuve d'originalité, il recourt à une image fort ancienne de la tradition.

Remarquez que ce n'est, à priori, pas négatif. Faut-il toujours être original pour être écouté ? Il se peut qu'ici, le contraire soit vrai : en recourant à la tradition, non seulement Jésus va chercher ses auditeurs dans ce qui leur est familier mais, en plus, il donne à son propos une légitimité.

En disant "Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon père, je m'en vais vous préparer une place", Jésus emploie un vocabulaire apocalyptique mythique pour articuler un lien entre d'ici-bas et l'au-delà.

Dans "beaucoup de demeures", le terme *beaucoup* évoque un espace de pleine présence et de présence généreuse ; le mot *demeure* – comme ce qui demeure – en français comme en grec du Nouveau Testament, en allemand (*bleiben, die Bleibe* : le lieu d'hébergement) et dans d'autres langues - suggère qu'en nous préparant une place, une demeure, Jésus s'occupe de l'essentiel de nous, de ce qui demeure de nous.

Jusque là, Jésus, pour parler de l'après, encore un fois, ne fait pas preuve d'originalité. Il recourt à une représentation de la tradition qui apaise.

Au moment où, comme les disciples des années 30 du 1^{er} siècle, nous sommes confrontés à une grande crise de convictions [plusieurs paramètres, qui paraissaient jusque-là indéboulonnables ont sauté, chaque jour, les médias cherchent à nous aider à penser l'après covid-19], Jésus nous aide à penser la vie à partir de son ébranlement, autrement plus fondamental, de l'après-vie : la mort.

La manière de procéder de Jésus m'interpelle.

Jésus ne recourt pas à un champ de représentations qui alimente la terreur ou la peur. Il n'utilise pas des images de crucifixions ou de cercueils pour appuyer son propos. Il commence par «calmer le jeu», par apaiser les esprits, en se référant aux ébauches de foi courante et traditionnelle de son temps.

Après avoir pris acte de la représentation commune de la foi qu'est la maison – et c'est là qu'à mes yeux les choses deviennent intéressantes pour nous – Jésus poursuit et il emmène ses disciples plus loin. Là encore, il ne le fait pas abruptement. Il se réfère vraisemblablement à leurs échanges antérieurs et il leur propose cette magnifique formule :

"Là où je suis, vous serez, vous aussi."

Je vous incite déjà simplement à vous y cramponner dans vos moments de trouble, de doute et de questionnement.

A cet instant précis, Jésus quitte le domaine de la **représentation** pour introduire les disciples dans celui de **la relation** avec lui, avec Dieu, avec soi-même.

Evidemment, nous ne pouvons pas savoir comment ce sera dans l'autre versant de la vie - puisque personne n'en est jamais revenu pour nous le dire - mais, par-delà notre besoin de représentations, nous pouvons nous cramponner à cette promesse : "Là où je suis, vous serez aussi" et, grâce à elle, avancer plus loin.

Vous vous souvenez certainement que, lorsque Moïse, en Exode 3, demande à Dieu son nom, celui-ci lui répond "Je suis", "Je suis qui je suis". Le tétragramme – les 4 lettres pour dire le nom de Dieu que les juifs ne prononcent jamais – est aussi de la racine du verbe être.

Ici, "Je suis" désigne clairement Jésus, c'est à dire celui à travers lequel les disciples ont touché à l'être... celui de Dieu et le leur - celui que l'on ne peut jamais retenir comme un avoir.

"Là où je suis, vous serez vous aussi".

Oserait-on traduire : "Là où je suis, vous avez été, vous êtes et vous serez" ?

Là où je suis, dans l'être, vous avez été, vous êtes, vous serez".

Pouvez-vous croire cela avec moi ?

Si vous ne le pouvez pas, ne vous laissez pas troubler. Les premiers disciples, qui, pourtant, ont rencontré Jésus en chair et en os, ont connu les mêmes difficultés que vous.

Pour l'instant, retenez déjà une chose : après avoir apaisé le monde de la représentation par l'image de la maison, Jésus peut mettre des mots sur l'après.

Il le fait en termes d'être, de vie et de relation : oser la vie, oser la vie demain, oser faire confiance à l'être, à la vie, et le faire aujourd'hui déjà.

Mais qu'il est difficile de dire Dieu et la vie !

Deux disciples font part de leurs résistances, récapitulant, à leur façon, toutes les nôtres : Thomas et Philippe.

Thomas, le premier, ouvre les yeux. A Jésus qui avait dit "Là où je vais, vous en connaissez le chemin", Thomas rétorque : "Seigneur, nous ne savons même pas où tu vas, comment pourrions-nous en connaître le chemin ?"

Plusieurs compréhensions sont possibles et elles se complètent probablement .

1. Thomas admet qu'il sait des choses, mais il ne fait pas confiance à ce qu'il sait, cela ne lui suffit pas.
2. Là où Jésus lui parlait d'un "connaître" et donc d'un « savoir en relation » (dans le langage biblique, on parle de connaître une femme pour exprimer qu'on a une relation sexuelle avec elle), Thomas répond par un savoir rationnel (le terme grec est le même, il a les deux sens).
3. Là où Jésus parlait d'un but que l'on atteint déjà en étant en chemin, Thomas est paralysé, fasciné par la peur du but et il en oublie le chemin.

On comprend que Jésus réponde "Je suis" (l'être) le chemin, la vérité et la vie "

Et, face à la question de l'après-mort, comme de l'après covid19, Jésus suggère ici d'investir la vie, une vie où il sera présent dans chaque seconde d'être...

A ceux qui, à l'instar de Thomas pourraient considérer que l'après covid19 s'appelle vaccin et ne débutera réellement qu'avec celui-ci, Jésus suggère de ne pas se laisser dérober la vie avant.

A ceux qui sont obnubilés par la peur de la mort, Jésus parle, ici, d'investir le chemin de la vie. Et il suggère de commencer tout de suite. Car, dans chaque intuition quant à Dieu et à la vie, se donne à vivre un instant avec Dieu...

Malheureusement trop souvent, on n'y croit pas.

Après Thomas, c'est Philippe qui prend la relève, sans doute pour souligner que les difficultés de croire ne sont jamais affaire d'individus isolés.

Il se risque : « Montre-nous le Père et cela nous suffit ». Il exprime notre besoin de sans cesse avoir des preuves supplémentaires . La question que Jésus pose à travers sa réponse est, en quelque sorte : "Comment montrer encore ce qui saute aux yeux ?"

Il y a plein de situations, comme par exemple la question climatique, où une réalité saute aux yeux mais quelque chose nous empêche de la voir.

Il me semble que ceux qui aujourd'hui attendent tout du vaccin risquent de ne pas entrer dans un véritable après et, bien plus, d'être tentés de poursuivre comme avant. Ils risquent de passer à côté du maintenant. Ils escamotent leur présent, l'aujourd'hui, où chaque instant, tout se reçoit, se décide, se vit.

Si l'on veut un jour, vivre un après, il convient de vivre pleinement l'aujourd'hui.

De même, les personnes - qui par peur de l'après vie, de la mort, ne voient, pour seule issue, que le prolongement de la vie - risquent de passer à côté de l'ouverture à l'infini qui se trouve cachée dans chaque parcelle de vie.

Pour être aidé, le lecteur de ce passage de l'Évangile de Jean découvre, au verset 10, qu'il a reçu un capital de paroles que Jésus a prononcées. Jésus, ici, nous dit la confiance du Père qui nous croit capables d'œuvres beaucoup plus grandes que celles de Jésus lui-même.

L'une des clés pour y parvenir c'est, après avoir utilisé toutes nos capacités et mis en œuvre tous les moyens nécessaires. d'accepter humblement que l'essentiel vient encore d'ailleurs. Si nous osons le croire, par la confiance que nous y puisons, nos capacités se démultiplieront assurément.

Et le Christ agira encore davantage à travers nous dans le monde par l'Esprit-Saint.

Dès lors que retenir ? Je dirais deux choses.

A propos des questions sur la vie et la mort que nous pose la pandémie que nous traversons, Jésus en Jean 14 vient nous rejoindre dans nos représentations. Il les accueille, les visite, les questionne aussi : de quoi sont elles constituées ? Quelle part qui les constitue vient d'une influence extérieure et quelle part vient du lieu intérieur de notre ressourcement ? Où en sommes nous avec notre lieu " source".

Une fois nos représentations accueillies - Jésus les sait importantes pour nos besoins à la fois d'apaisement et de mise à distance - il nous rejoint sur le chemin de notre aujourd'hui et il nous accompagne vers plus grand que nous, une relation avec Dieu et avec lui, nourrie de confiance en nous et en la vie, de foi en Dieu certes mais aussi de foi de Dieu en nous.

En Jésus-Christ et par l'Esprit Saint, il est présence qui veille, chemine avec nous et nous dit : " Vis" ...aujourd'hui .

Amen